

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

LITTÉRATURE.

LES TROIS JUIFS.

I

Au commencement du règne de Louis XIII, un jeune israélite de Bordeaux, nommé Lévy Alpuxar, avait à parcourir le midi de la France. Comme il s'occupait du commerce des diamants, il faisait de nombreuses stations dans celles des villes où vivaient ses co-religionnaires. On sait que les descendants de Jacob sont particulièrement habiles dans l'art de déterminer la valeur des métaux précieux et des pierres rares. Tout le long de son chemin, le voyageur rencontrait des lapidaires et des orfèvres de sa religion toujours disposés à l'instruire.

On était alors au mois de Juin.

Un soir, à la nuit close, un orage soudain surprit Lévy Alpuxar, du côté de la ville de Tarbes dans le Bigorre, en rase campagne.

Le ciel était noir. Une obscurité complète aurait enveloppé tout le pays si des éclairs n'eussent de temps en temps éclairé l'horizon.

Déjà de grosses gouttes de pluie tombaient pesamment sur la feuille verte des arbres.

Lévy Alpuxar, qui était à cheval, comme un gentilhomme, sans manteau, prévoyait l'instant où il allait être trempé jusqu'aux os.

Etranger à la contrée qu'il traversait, il ne savait d'ailleurs quel chemin prendre pour arriver promptement à une hôtellerie, ou, pour le moins, à un abri de paysans. Nous devons ajouter que sa monture, effrayée par les roulements lointains du tonnerre, commençait à hennir et à ne vouloir plus avancer. Que faire en pareille occurrence ?

La route que suivait en ce moment le jeune israélite était sinueuse et assez mal tracée ; des fondrières s'y manifestaient à tout bout de champ, et cela devenait un obstacle de plus en considérant les ténèbres épaisses que l'orage amenait avec lui.

Aux embarras qui résultaient de l'arrivée inattendue du mauvais temps se joignit encore une appréhension d'un ordre grave.

La province était infestée de bandits.

Il ne se passait point de jour qu'on n'entendit parler de quelque prouesse des détresseurs de grand chemin. Tantôt c'était un seigneur des environs, dont la voiture avait été pillée de fond en comble ; tantôt

il était question des gabelous du roi qui avaient été arrêtés et obligés de déposer aux pieds des voleurs l'argent du prince.

Lévy Alpuxar ne pouvait penser sans effroi à l'épouvante qu'il ressentirait, au cas où il verrait tout à coup, au milieu de la foudre et de la pluie, sortir du milieu des buissons trois ou même deux hommes armés jusqu'aux dents. Son cheval ne saurait l'aider à se soustraire par la fuite au danger de cette agression, puisque la bête était elle-même saisie d'une telle peur, qu'elle ne marchait presque plus. Autre considération affligeante, notre voyageur n'avait pour se défendre ni pistolet ni épée ; et cela devait être, puisqu'une ordonnance du roi déclarait que les juifs n'auraient pas le droit de porter en public d'armes blanches et d'armes à feu. Enfin, ce qui donnait plus de force encore à ses craintes, c'était un petit coffret en bois de rose, qu'il tenait dans la poche gauche de son pourpoint avec une sollicitude toute spéciale.

On comprendra le soin qu'il mettait à bien tenir ce coffret, quand on saura qu'il y avait au fond un magnifique collier de corail, monté en or ouvré, et estimé deux mille livres, somme énorme pour le temps dont il s'agit.

—Le collier est le commencement de notre fortune, se disait Lévy Alpuxar ; mes frères, Ruben et Samuel, m'ont chargé de l'aller vendre à Bayonne. De l'argent qui proviendra de sa vente, ils feront à Bordeaux un établissement de commerce où chacun de nous trouvera moyen de s'enrichir. Hélas ! que n'arriverait-il pas, si cette richesse m'était enlevée en chemin ?

Il achevait à peine ces mots qu'un bruit étrange se faisait entendre à quelques pas de son cheval, dans le crux d'une haie.

En ce moment même, comme un éclair venait d'illuminer cette partie du chemin, Lévy Alpuxar regarda avec attention du côté par où le bruit était venu, et il ne lui fut pas possible de maîtriser une subite et profonde émotion.

Le jeune israélite venait d'apercevoir près de lui un homme armé.

Pendant le peu de temps que l'orage avait mis à passer entre deux, il lui semblait que cet inconnu était grand, maigre, mal vêtu et menaçant.

—Serait-ce un des brigands qui infestent le pays pensait-il.

—Jeune homme, n'ayez pas si grand peur, lui cria l'étranger d'une voix ferme ; je ne suis pas un des chevaliers du clair de lune qui se cachent derrière les arbres pour ar-

rêter les passants. Ainsi tranquillisez-vous.

—Mon brave homme, lui répondit Lévy, si vous avez distingué en moi quelques signes d'émotion, cela doit être attribué, non à la surprise de votre rencontre, mais à l'obscurité et à l'ennui que me cause cette pluie d'orage. Tel que vous me voyez, je redoute fort d'être obligé de passer la nuit en plein air et au milieu des grands chemins.

—Vous n'êtes pas de ce pays ? demanda l'homme armé.

—Je suis de Bordeaux ; c'est vous dire que j'ai pour habitude de coucher dans un bon lit.

—Or vous voudriez connaître ou découvrir une auberge dans les environs ? Ah ! la chose n'est pas aussi aisée à faire que s'il s'agissait de boire un verre de vin de Juraçon.

Il reprit :

—Voyez-vous, du haut de votre cheval, quelque lumière lointaine, à cent pas d'ici, à droite ou à gauche.

—Non, brave homme. La nuit est si noire, que je ne vois absolument rien.

—C'est juste. Nos villages ne peuvent être découverts qu'un peu plus loin. Cependant il y a bien par ici, tout près, une espèce de château, tenez, du côté de ce nuage blanchâtre.

—En effet, je crois apercevoir une masse noire.

—C'est le château, ou, si vous l'aimez mieux, la maison des Aiguilles.

—Y recevrait-on un voyageur égaré ou attardé ?

—Cela dépend.

—Que voulez-vous dire brave homme ?

L'inconnu baissa tout à coup la voix.

—Ah ! voyez-vous reprit il, cela est assez difficile à expliquer. Très-peu de gens se décideraient à aller frapper à cette porte.

—Pourquoi donc ?

—Ceux qui l'habitent sont des juifs, des réprouvés, qui n'aiment pas les chrétiens et qui ne sont pas aimés d'eux.

Ah ! s'écria vivement Lévy Alpuxar.

—Oui, poursuivit l'inconnu, ce sont des êtres étrangers. Ils sont venus du Portugal, où l'on menaçait de les brûler vifs. Comme ils étaient riches, ils ont, non acheté, mais seulement loué le château des Aiguilles. Le roi, vous le sentez, ne leur donnerait jamais le droit de posséder la valeur d'un dé à coudre de terre française, et il aurait bien raison. Mais quelle vie ils mènent là-dedans ! Jamais ils ne sortent, jamais ils ne reçoivent personne. Ils sont